

VERS L'ACTE DE PARLER. LE CAS DE LA « PHRASE » CHEZ BENVENISTE

NA DIREÇÃO DO ATO DE FALAR. O CASO DA “FRASE” EM BENVENISTE

TOWARDS THE ACT OF TALKING. THE CASE OF BENVENISTE'S “PHRASE”

Ernesto Feuerhake 1

Résumé : Nous préparons un examen des conditions systématiques de la nécessité, déclarée par Benveniste, de modifier la linguistique afin de faire droit à la « phrase » comme entité propre à la pratique située de la langue. Il semblerait que, pour Benveniste, la détermination de la langue comme système de signes ne suffise pas à apprécier les actes linguistiques ou actes de parler. Dans la phrase en effet, les mots se distinguent des signes (le sémantique se distingue du sémiotique). Y a-t-il incompatibilité entre signe et événement ? Comment comprendre ces rapports ? Nous lisons de près le texte de 1962 « Les niveaux de l'analyse linguistique », guidés par la question de savoir quel est le statut du sens, affirmé par Benveniste dès le niveau sémiotique, et dont il fait la condition même de la linguistique.

Mots clés : Acte de Parler. Énonciation. Événement. Sens. Benveniste.

Resumo: Preparamos neste artigo um exame das condições sistemáticas da necessidade, declarada por Benveniste, de modificar a linguística a fim de reconhecer o mérito da «frase» como uma entidade própria da prática situada da língua. Ao que tudo indicaria, para Benveniste, a determinação da língua como um sistema de signos não é suficiente para apreciar os atos linguísticos ou atos de fala. Efetivamente, na frase, as palavras distinguem-se dos signos (o semântico distingue-se do semiótico). Existe incompatibilidade entre o signo e o acontecimento? Como podemos compreender estas relações? Lemos, atentamente, o texto de 1962 « Les niveaux de l'analyse linguistique », norteados pela questão de qual é o estatuto do sentido, afirmado por Benveniste a partir do nível semiótico, e do qual ele faz a própria condição da linguística.

Palavras-chave : Acto de Falar. Enunciação. Acontecimento. Sentido. Benveniste.

Abstract: We prepare an examination of the systematic conditions of Benveniste's declared need to modify linguistics in order to consider the «phrase» as the entity proper to the situated practice of language. It would seem that, for Benveniste, the determination of language as a system of signs is not sufficient to account for linguistic acts or acts of talking. In the sentence, words are distinguished from signs (semantics is distinguished from semiotics). Is there an incompatibility between sign and event? How can we understand these relationships? We read closely the 1962 conference «The levels of linguistic analysis», guided by the question of the status of meaning, affirmed by Benveniste from the semiotic level, and which represents according to him the very condition of linguistics.

Keywords: Act of Talking. Enunciation. Event. Meaning. Benveniste.

1 Ernesto Feuerhake est Doctorant en Philosophie au CRAL à l'EHESS. Il s'intéresse aux rapports de la philosophie contemporaine (« continentale » et « analytique ») avec la linguistique. Il prépare une thèse de philosophie de la langue sur l'acte de parler.
ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-9518-3898> E-mail : ernestofeuerhake@gmail.com

Dans le contexte d'une recherche philosophico-linguistique sur l'acte de parler, je lis attentivement la manière dont Benveniste a pu proposer de prendre en compte ce qu'on appelle depuis son coup d'envoi, l'énonciation. Nous nous préparons à en interroger le caractère systématique ou stratégique. Ceci, notamment à partir de la question suivante. Il déclare que, dans l'énonciation, le locuteur « assume » la langue (BENVENISTE 1969, 82). Or il déclare aussi que les mots, en passant dans l'énonciation, peuvent changer leur signification, si bien qu'ils peuvent arriver à en prendre qui seraient « contradictoires avec les significations qu'ils ont par ailleurs » (BENVENISTE 1966, 227). La question se pose donc : En quoi est-ce qu'on assume la langue, qu'est-ce qu'on assume, si l'on n'assume pas les significations des mots ? S'agit-il d'une contradiction ? Qu'est-ce que la langue ? Le problème s'inscrit explicitement dans la différence, établie par Benveniste, entre la langue comme système de signes ou sémiotique, d'une part, et la langue comme instrument de communication ou sémantique, de l'autre. Au fond, c'est ce partage qu'il s'agit d'interroger, par le biais du statut du mot ou du signe. J'annonce que je n'arriverai pas à trouver une solution pour cette question, car les problèmes que j'ai rencontrés sur le chemin m'ont fait comprendre que la situation dont il s'agissait pour Benveniste de rendre compte était autrement complexe, et proprement fondamentale, en un sens insolite. C'est cela, donc, que je vais essayer de partager avec vous.

Pour bibliographie, je rappelle que cette différence (sémiotique/sémantique) s'expose surtout à travers trois textes. « Les niveaux de l'analyse linguistique », conférence de 1962 recueillie dans le premier tome des Problèmes de linguistique générale ; « La forme et le sens dans le langage », conférence de 1966 (dont Benveniste dit qu'elle est « l'aboutissement » du texte précédent, cf. BENVENISTE 1969, 63), et l'essai « Sémiologie de la langue », de 1969, ces deux derniers textes se trouvant dans le deuxième tome des Problèmes.... Donc au moins de 62 à 69, c'est presque une décennie de maturation. Dans ces trois textes il s'agit de faire place à ce que Benveniste tient pour un tout nouveau domaine d'étude, « la phrase ». C'est dans la phrase que les mots peuvent acquérir des significations qu'ils n'avaient pas « par ailleurs ». Ce sont là des textes d'une grande densité, très resserrés. Je vais concentrer mes forces dans une lecture partielle du premier, celui de 62. Ma question sera : quelle est la signification d'un mot avant qu'il n'entre en phrase, quelle est la signification d'un mot dans la langue comme sémiotique (cela peut se dire : comment se définit, dans un signe, le signifié – selon Benveniste, bien entendu).

Je note que le concept de « mot » est pour Benveniste un concept central. Il le défend, il en a besoin, il le déclare. Or d'après lui, « mot » et « signe » doivent se distinguer fortement. Ce qui ne va pas sans paradoxe, car mot et signe sont aussi, en un sens, la même chose. J'essaie de m'orienter vers une élucidation de ces rapports, donc, en ouvrant le texte de 62. C'est qu'on y entre de plein pied dans la manière dont fonctionne selon Benveniste le système de la langue ou la langue comme sémiotique, comme il va proposer donc de dire quelques années après.

Benveniste commence par dire, un peu à la manière de Saussure (vid. ch. III de l'Introduction du Cours de linguistique générale) : le langage est quelque chose d'extrêmement complexe, toutes les questions se posent à la fois par rapport à tout fait, il faut arriver à instaurer une ordonnance, qui sera aussi celle des méthodes aptes à l'étudier. Car on s'est avisé que non seulement le langage devait être étudié comme une forme et non comme quelque chose de donné dans la nature, non seulement cela, mais que cette forme n'était pas séparable des méthodes avec lesquelles on la décrit. Comment va-t-on faire ? Benveniste dit : on va avoir besoin de la notion de « niveau », seule apte à faire justice à la nature articulée du langage, seule capable de nous dévoiler « l'architecture singulière des parties et du tout » (BENVENISTE 1962, 119). Remarquons dès maintenant que Benveniste prend la langue en se donnant pour modèle les rapports entre des parties et un tout, et que plus précisément, par la notion de « niveau », ces rapports vont former une « architecture ». La langue est étagée. L'articulation est architectonique.

Il commence par du pratique. Il prend un mot – est-ce par hasard ? –, le mot français raison, et il opère une analyse de type distributionnel, qui lui permet d'obtenir des phonèmes. Des phonèmes il descend, toujours par analyse puisque l'analyse « tend » à opérer par segmentation et substitution. On divise le texte ou la forme donnée et on arrive à déterminer les unités par les substitutions dont elles sont capables, qu'elles sont capables de pâtir en quelque sorte, puis, de la même manière, on descend jusqu'aux traits distinctifs des phonèmes, au-delà de quoi on ne peut plus descendre. Domaine infra-linguistique, il y a là l'acoustique et la physiologie qui commencent,

l'analyse linguistique s'arrêtant. Ceci, ajoute-t-il, nous l'avons fait « empiriquement » (BENVENISTE 1962, 121). Or chaque fois que Benveniste dit « empirique », il serait facile de le montrer, c'est qu'il y a autre chose, quelque chose de plus profond. Ainsi donc on a fait cela empiriquement, un peu machinalement, ou à l'aveugle, si on peut utiliser ces mots qui s'allient régulièrement à la valeur d'empiricité. Or il demande : « quelle est la condition linguistique » - il souligne - de ce que nous venons de faire ? (BENVENISTE 1962, 121). L'analyse doit arriver à sa propre condition. L'analyse doit pouvoir, semble-t-il, rendre compte de ce qui le conditionne, doit arriver à savoir comment il opère lui-même, en fonction de quoi. Cette condition, c'est le sens.

Mais comment est-ce qu'on découvre cette condition ? En poussant plus loin l'analyse. L'analyse, qui segmente et qui substitue, un peu à l'aveugle, doit maintenant être appliquée dans l'autre direction. On voit déjà l'opérativité des « niveaux ». L'analyse, qui a tendance à descendre, à diviser en cherchant ce qu'il y a de plus petit, maintenant va devoir monter. On va segmenter et substituer, mais en cherchant à atteindre des unités de niveau supérieur. C'est en quelque sorte comme si l'analyse rebondissait. Il dit :

Mais quelle est la condition *linguistique* de cette relation ? Nous la trouverons si nous portons l'analyse plus loin, et, puisque nous ne pouvons plus descendre, en visant le niveau supérieur (BENVENISTE 1962, 121).

Il prend une chaîne phonique, une forme sonore anglaise, *leaving things* (est-ce par hasard, là aussi ?). Il segmente, et parmi les phonèmes obtenus il en prend trois : [i], [θ] et [ŋ]. Par exhaustion, à partir de ces trois, il obtient six combinaisons. Il se trouve que parmi ces six combinaisons, il y en a effectivement deux qui font partie de la chaîne. Ces deux sont [ŋθi] et [θiŋ]. Or, dans la chaîne, ils se chevauchent. Et comme on cherche à trouver des unités définies, il faut choisir l'une et exclure l'autre. Je cite maintenant ce passage magnifique où il dit :

La réponse ne fait pas de doute : on rejettera [ŋθi] et on élira [θiŋ] au rang de nouvelle unité /θiŋ/. D'où vient l'autorité de cette décision ? De la condition linguistique du sens auquel doit satisfaire la délimitation de la nouvelle unité de niveau supérieur : [θiŋ] a un sens, [ŋθi] n'en a pas (BENVENISTE 1962, 121-122).

Voilà le sens en personne. C'est ce à quoi on voulait en venir. Voilà la condition linguistique recherchée. L'analyse délimite les unités par les relations qui les unissent, ce qui se fait empiriquement par segmentation et substitution, mais une fois face à cela, face à devoir choisir, face à devoir décider, va apparaître tout le tranchant de la condition linguistique du sens. Le sens est là, la condition apparaît en plein jour, en cet instant où face à devoir choisir on n'a pas de doute. Pas d'hésitation, si l'on doit choisir entre [ŋθi] et [θiŋ]. C'est-à-dire qu'en linguistique on se cogne au sens. A tout niveau.

Le texte est, semble-t-il, dirigé contre l'école distributionnaliste, qui voudrait se défaire du « sens », dit-il, en parlant de « mentalisme » (Benveniste critique souvent cette position). La conférence est faite aux États-Unis, on peut tenir peut-être ce texte pour un texte de combat. Benveniste ajoute :

Plutôt que de biaiser avec le sens, et d'imaginer des procédés compliqués et inopérants pour le laisser hors de jeu, en retenant seulement les traits formels, mieux vaut reconnaître franchement qu'il est une condition indispensable de l'analyse linguistique (BENVENISTE 1962, 122).

Alors, une fois reconnu, une fois qu'on a cessé de biaiser avec le sens et qu'on le reconnaît franchement, comme étant la condition de ce qu'on fait, une fois bien vu qu'on travaillait avec lui ou sous lui, même si l'on ne voulait pas le savoir, il ne reste qu'à voir comment il intervient dans la démarche, puisqu'il intervient. Maintenant on le sait pertinemment.

En fait, rien ne permettrait de définir la distribution d'un phonème, ses latitudes combinatoires syntagmatiques et paradigmatisques, donc la réalité même d'un phonème, si l'on ne

se référerait toujours à une unité particulière du niveau supérieur qui le contient. Ce qui veut dire que ce niveau supérieur ne peut pas être extérieur à l'analyse. Benveniste dit : il est « dans l'analyse », il souligne dans. Le niveau est un « opérateur » (BENVENISTE 1962, 122). Si le phonème se définit, c'est comme constituant d'une unité plus haute. On monte. Mais pour définir ce qui était en bas, on était déjà dans le niveau supérieur, on ne définissait que par rapport, que par référence au niveau supérieur¹.

Même chose pour les « signes ». Le signe qui peut être une forme libre ou un morphème, peu importe. Benveniste déclare négliger cette différence et classer les signes dans une seule espèce, qui « coïncidera pratiquement » avec le mot. Qu'on nous permette pour la commodité, dit-il, « de conserver ce terme décrié – et irremplaçable » (BENVENISTE 1962, 123).

Le signe, le mot – c'est « pratiquement » la même chose – qui était donc au fondement de l'analyse phonématique – a une position fonctionnelle intermédiaire, qui tient à sa nature double. C'est que d'une part il se décompose en unités phonématiques qui sont de niveau inférieur, mais d'autre part il entre dans des unités de niveau supérieur. Benveniste ne dit rien de plus concernant ceci, il se contente de déclarer que, pour la commodité, pour lui, le signe « coïncide pratiquement » avec le mot.

Le mot donc, double nature, position fonctionnelle intermédiaire. Passons aux relations entre « le mot » et l'unité de niveau supérieur. Cette unité n'est pas un mot plus long ou plus complexe, elle relève d'un autre ordre de notions, c'est une « phrase ». « La phrase se réalise en mots, mais les mots n'en sont pas simplement les segments ». C'est dire qu'une phrase constitue « un tout, qui ne se réduit pas à la somme de ses parties ». C'est donc encore une pensée des parties et du tout qui se met en place. Ceci semble supposer en outre que, par opposition, le mot se réduit, lui, à la somme de ses parties. Je veux m'arrêter sur ceci car cette possibilité ouvre un chemin de lecture qui me semble important. Comment comprendre cette possibilité que le mot, lui, se réduise à la somme de ses parties ? Qu'apprenons-nous des mots, de leur mode d'être, si nous faisons droit à cette idée ? Et du sens ? Il se trouve qu'en effet, nous avons obtenu précisément de cette manière le mot anglais thing ([θiŋ]). On avait pris trois phonèmes à partir d'une chaîne, on les avait combinés par exhaustion, puis : thing était apparu. Ou plutôt [θiŋ]. Soudain, du sens. Or une fois apparu, notre tendance à croire qu'il ne se résume pas simplement à la somme de ses parties, ne nous fait-elle basculer de l'autre côté, vers le sémantique déjà ?

En réalité, à ce niveau précisément, le sens d'un mot, c'est cela. Il y a là quelque chose de magique et on comprend qu'on ait parlé de « mentalisme », car c'est fou, et on peut très bien vouloir ne pas y faire face. On dirait que cela n'a aucun sens, si ce n'était le sens même qui est ici en jeu, et une espèce d'inquiétante proximité du sens et du non-sens. Ce que Benveniste appelle « la condition linguistique du sens », répond, ce me semble, à cette expérience de l'apparition d'un signe, à cette possibilité que voilà que des sons « prennent » soudain. Ça acquiert comme de la consistance, on a l'impression d'être face à quelque chose qui se met d'un coup à exister. La thèse de l'arbitraire du signe, ce qui s'indique sous ce nom problématique, parle en partie, je crois, de ce phénomène si bizarre, si étonnant, que Benveniste résume souverainement en disant « la condition linguistique du sens ». Ça peut passer de justesse, ou bien on se trompe de son et on se trouve directement menacés par le non-sens. On peut depuis ce point de vue jeter un coup d'œil sur ce non-sens pur et simple qui se distingue par un rien tout à fait incompréhensible de ce qui s'engendre en se distinguant de lui : par le tranchant de la condition linguistique du sens.

Plus généralement, on peut saisir de ce point de vue que le langage est quelque chose de vital, étant ce qui se délimite d'emblée en s'écartant du non-sens pur et simple au milieu duquel aucune vie n'est possible. Il est comme l'air. C'est par là à mon avis qu'il faut comprendre ce propos de Benveniste dans « La forme et le sens dans le langage », de 66, qu'on trouverait sinon juste pompeux ou « poétique » : « bien avant de servir à communiquer, le langage sert à vivre » (BENVENISTE 1966, 217). Du point de vue que j'essaie de faire sentir, il me semble qu'il dit ça à la

¹ Ce caractère surtout opérationnel de la notion de niveau ouvre peut-être à la considération que cette architectonique de la langue relève aussi, quelque part, de la stratégie théorique.

lettre. Avant de citer Héraclite, dans cette même conférence de 66, il disait : « au fondement de tout, il y a le pouvoir signifiant de la langue, qui passe bien avant celui de dire quelque chose » (BENVENISTE 1966, 229).

Tout ceci pour dire : le sens d'un signe, c'est cela, c'est le pur fait qu'il existe comme signe, rien d'autre que la ligne de feu, qui pourtant n'existe pas à proprement parler, qui le distingue comme tel du pur non-sens non-linguistique, du bruit vocal inintelligible. Le sens d'un signe est son être-reconnu comme tel. C'est cela, je crois, que Benveniste appelle « signifiante », et qu'il met « au cœur le plus profond du langage » (BENVENISTE 1966, 229) : cette unité de la forme (sonore) et du sens ainsi compris.

Or pour ce rapport de la forme et du sens, Benveniste dit croire avoir trouvé le « principe rationnel » qui le « gouverne » dans chaque unité de la langue (BENVENISTE 1962, 126). Cette unité terriblement statique du caractère « biface » du signe, qui apparaît d'un coup indissociable, strictement soudée, contraignante, va pouvoir, selon Benveniste, être comprise, réglée systématiquement, administrée, grâce à la notion de niveau. Il va proposer des définitions : dans une unité quelconque, sa *forme*, c'est sa capacité à être divisé, donc c'est le fait qu'elle est constituée d'éléments d'un niveau inférieur, et le *sens*, va se définir par la capacité de cette unité à entrer comme constituante dans un élément de niveau supérieur. Ce sont les deux relations ou les deux fonctions que Benveniste appelle « constituante » et « intégrante ». Voilà le principe rationnel qui gouverne en chaque unité le rapport forme : sens, par rapport à l'architecture articulée des niveaux.

Ce que je cherche à montrer, c'est que cette immédiateté en quelque sorte effrayante de l'unité de la forme sonore et du sens, Benveniste pense pouvoir la comprendre dans le cadre d'une connaissance ou d'une science, pense pouvoir en quelque sorte la manier. Je dis effrayante. Je n'exagère pas. Benveniste parle du rapport forme : sens comme du « problème qui hante toute la linguistique moderne ». Il dit : « Que n'a-t-on tenté pour éviter, ignorer, expulser le sens. On aura beau faire, cette tête de Méduse est toujours là, au centre de la langue, fascinant ceux qui la contemplent » (BENVENISTE 1962, 126). On sait bien que la tête de Méduse paralyse. Et si vous voulez, si on tient compte du fait qu'un peu plus loin on lit que d'après Benveniste, Saussure avait conçu « le sens comme une composante interne de la forme linguistique » (BENVENISTE 1962, 127), quand il comparait l'unité du signifiant et du signifié à l'unité de l'hydrogène et de l'oxygène dans l'eau, on peut imaginer, on peut s'amuser à imaginer que Benveniste pense que Saussure est resté fasciné face à la tête de Méduse, paralysé. Voilà une explication interne, du moins, pas psychologique, toute théorique, du célèbre silence de Saussure.

Voilà pour le sémiotique, système où s'organisent ces unités de forme/sens qu'on appelle « signes » au sens saussurien du terme, en entendant par sens d'une forme sonore le pur fait que cette forme est recevable comme linguistique – et qui se définit, se maîtrise, se domine, devient rationnel, si on le comprend dans le cadre d'une relation d'intégration dont le modèle est la fonction propositionnelle tel que la proposait Bertrand Russell.

Je me précipite vers la fin, je deviens télégraphique. Benveniste aurait trouvé dans Saussure la condition même du langage comme tel, sa signifiante. Mais il aura pensé que ce point de vue ne suffisait pas pour comprendre, pour apprécier, pour saisir « le langage en action », dont l'unité va être pour lui toujours la « phrase », et qu'il va codifier en termes de prédication et de proposition, ouvrant la requête d'une référentialité, incompatible pour lui avec ce caractère purement statique du fait pur qu'il y a du sens (dans cette détermination ou « acception »). A mon sens, positivement, il a essayé de chercher une autre voie, d'ouvrir un deuxième domaine (encore intérieur à la linguistique, soulignons-le, quitte à la diviser de l'intérieur), pour pouvoir préserver la percée saussurienne, qui donne au langage toute sa profondeur, son caractère inouï, et pour tout dire son caractère de fondement de toutes les pratiques. Benveniste dit : ce n'est pas la langue qui est dans la société, « c'est la langue qui contient la société » (BENVENISTE 1969, 62). Mais on peut se dire (je finis en posant ces questions, ces commentaires, à développer) :

- Ne peut-on penser que cette manière d' « ordonner », de fournir un principe rationnel pour l'unité de la forme et du sens, la rate en quelque sorte, car elle abriterait, malgré un nouveau dynamisme parcourant la structure, les apories les plus classiques de la forma et de la materia (par exemple, en définissant ses relations en termes de « capacité », c'est-à-dire comme *potentia*)?

- Ne peut-on penser que c'est cette ordonnance rationnelle qui empêche le signe d'entrer directement dans la phrase ? Car on voit : la phrase, c'est l'élément de la pensée, c'est l'idéal, la proposition, la prédication, en somme : l'esprit, allant dans les deux directions du personnel, du subjectif, de l'intersubjectif, et d'autre part en direction de la vérité et de la science – avec au milieu le référent. Ne peut-on penser que cette visée (l'encadrement de la région des signes entre les deux confins de la nature et la vérité, des sons et de la prédication), limite la conception des rapports de la forme et du sens ?

- Reste que la linguistique de la phrase se propose de capter la langue dans son caractère d'événement. La phrase est « chaque fois un événement différent ; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt ; c'est un événement évanouissant » (BENVENISTE 1966, 227). Et le caractère « essentiel » de la notion de référence à ce niveau n'est montré que pour faire droit au fait qu'en « comprenant le sens individuel des mots, on peut très bien, hors de la circonstance, ne pas comprendre le sens qui résulte de l'assemblage » (BENVENISTE 1962, 226). C'est bien l'acte de parler dans son instant ou son instance qui est visé. Mais quel peut donc bien être le sens individuel des mots, qu'on peut comprendre sans saisir la pensée par eux communiquée ici et maintenant, ou plutôt dans un autre ici et dans un autre maintenant, tel jour en tel lieu ? Parlant des mots dans la phrase, Benveniste écrit : « Le sens d'un mot consistera dans sa capacité d'être l'intégrant d'un syntagme particulier et de remplir une fonction propositionnelle » (BENVENISTE 1966, 227)².

La phrase, pur événement à jamais imprévu, étrange « niveau » de seule nouveauté, résulte d'un système fonctionnel réglé d'éléments définis par leur capacité, par leur puissance d'intégration. Des grands problèmes, dont les éléments sont maintenant mieux déterminés, nous attendent dorénavant.

Bibliographie

BENVENISTE, Émile. Les niveaux de l'analyse linguistique (1962). In : **Problèmes de linguistique générale, I**. Paris. Gallimard, 1966.

BENVENISTE, Émile. La forme et le sens dans le langage (1966). In : **Problèmes de linguistique générale, II**. Paris. Gallimard, 1974.

BENVENISTE, Émile. Sémiologie de la langue (1969). In : **Problèmes de linguistique générale, II**. Paris. Gallimard, 1974.

Recebido em: 15 de fevereiro de 2022.

Aceito em: 25 de fevereiro de 2022.

² Et il en vient à ajouter, immédiatement après, ce propos étonnant : « Ce qu'on appelle polysémie n'est que la somme institutionnalisée, si l'on peut dire, de ces valeurs contextuelles, toujours instantanées, aptes continuellement à s'enrichir, à disparaître, bref, sans permanence, sans valeur constante » (BENVENISTE 1966, 227).